

La Charge du Rhinocéros présente

# Je ne suis pas sorcier !

de et avec Pie Tshibanda  
en collaboration avec le CNCD / opération 11.11.11



Qui est Pie Tshibanda aujourd'hui ? Certes, un conteur d'histoires, un « nouveau » belge qu'on écoute et qu'on entend, un voyageur qui a sillonné la Francophonie du fond de notre Wallonie à Ouagadougou en passant par Québec, Cotonou, Paris, Avignon, Kinshasa (à l'heure où nous écrivons ces lignes) – avec pour seul et magnifique bagage son Fou Noir au Pays des Blancs...

Certes Pie est tout cela. Et d'autres choses encore... Après quatre années de compagnonnage avec l'artiste Tshibanda et les 800 représentations d'Un Fou Noir au Pays des Blancs, nous avons envie de mieux le saisir. Lui que nous considérons comme un funambule évo-

luant sur le mince fil reliant parfois la modernité occidentale à la tradition africaine. Alors, nous l'avons questionné...

Ci-après, nous vous livrons ses réponses, celles d'un artiste qui sublime sur scène les doutes dont il est perclu et qui le rendent profondément humain. Ce sont ces doutes qui – croyons-nous – auront été le moteur de Je ne Suis pas Sorcier !

Olivier Blin  
*Administrateur-Délégué*



# Les différences culturelles vécues par Pie Tshibanda

*Pourquoi un deuxième spectacle ? Qu'est-ce qui t'a donné envie ou t'a convaincu qu'il fallait revenir et dire autre chose ?*

Pour deux raisons. La première, pour répondre aux attentes des gens. Certains ont déjà vu le Fou Noir au Pays des Blancs trois ou quatre fois. Je le joue depuis quatre ans, j'avais envie de leur répondre positivement.

Le premier spectacle, c'est l'histoire d'un Africain qui arrive en Belgique, et qui, choqué par ce qu'il voit, réagit. Une fois en Belgique, c'est le moment du doute, de l'écartèlement. Et j'ai encore eu envie de partager cela avec le public. Je suis dans un moment de doute, c'est la deuxième raison qui m'a fait créer. Je ne Suis pas Sorcier.

Je me souviens d'une phrase d'un sage, qui a dit « quand on arrive dans un pays étranger, le premier jour, on a envie d'écrire un livre. Après une semaine, on a envie d'écrire dix pages. Après un

mois, on a envie d'écrire quelques lignes. Et quand on a fait un an et plus, on n'a plus envie d'écrire. »

Ça veut dire que quand on arrive, on est choqué, on a envie de parler, mais au fur et à mesure qu'on habite là, on comprend certaines choses, alors le choc n'y est plus et on n'a plus envie d'écrire. Chez moi, c'est le contraire.

Mes racines africaines sont très ancrées et les « valeurs » occidentales, ainsi que mon quotidien en Belgique provoquent en moi comme un déchirement. Et j'ai envie de partager ça avec les gens.

*Aujourd'hui, tu as l'impression d'avoir davantage de doutes que de certitudes ? On sent bien que le deuxième spectacle regorge de nouvelles questions, il est beaucoup plus spéculatif que le premier. On est passé d'un état d'esprit à un autre. Tu as l'impression d'avoir plus de doutes aujourd'hui ? En souffres-tu ?*

Souffrance oui. Quand on doute, c'est qu'on ne sait pas très bien à quoi on aspire. Mais, moi, je sais à quoi j'aspire. Je suis capable de comprendre ce que je vois ici.

Déchirement, donc, dans la mesure où j'ai envie de dire que je comprends ce qui se passe ici, mais ce n'est pas pour autant que j'ai envie d'abandonner ce que j'ai connu de l'autre côté, et qui fait partie de moi.

Il y a des choses qui font partie de moi et qui ne font plus partie de l'ordre du rationnel. Ces choses, qui resteront toujours au fond de moi-même, risquent de continuer à provoquer des troubles. Mon Afrique se situe au niveau de l'inconscient. Que faire, alors ? Je tente de rester moi-même, en étant témoin de la lutte entre les valeurs d'ici et celles de là-bas.

*Alors, les histoires que tu racontes, tu te les racontes aussi à toi-même, pour rester attaché à tes valeurs africaines ? Ne les répètes-tu pas*

*pour ne pas les oublier, et que les gens ne les oublient pas ?*

Il y a s'écouter, je ne le nie pas. Mais il y a aussi partager. Partager, comme si j'avais envie de dire aux gens d'ici « faites attention, vous allez peut-être trop vite ! ».

Mais partager avec les autres, c'est dire " oui, d'accord, je dois faire un effort par rapport à ce que je vois, pour que nous allions de l'avant. Parce que l'Europe va de l'avant ". Mais en même temps, je me demande si vous ne devriez pas réduire un peu la vitesse... Je suis comme quelqu'un qui court derrière vous et qui vous demande de ne pas piétiner les bonnes choses !

*Est-ce que le public t'influence dans ta manière de jouer ?*

Oui, il m'est arrivé de changer des choses. Et cela est dû au fait que l'intérêt de ce spectacle, c'est que je l'adapte à chaque fois. Une équipe de cinéma m'a suivi pendant six mois, pour faire le dvd *Le Commis conteur*. Et ils ont remarqué que j'avais retiré des choses de mon spectacle. Mais le spectacle dure toujours autant de temps ! Donc, le spectacle a évolué.

Une autre femme m'a dit qu'elle ne sentait plus la virulence du début. Comme si j'avais compris certaines choses. Les premières fois, je parle de l'Office des Etrangers, des centres fermés, etc. Mais malgré toutes ces souffrances, j'arrive à avoir une place dans le village. Je pense à cette

femme qui m'a apporté tous les jours du potage pendant une semaine, à midi. Ou encore à cette femme qui me rappelle chaque année la date anniversaire de l'arrivée de ma famille, alors que je l'avais moi-même oubliée.

Au fur et à mesure qu'on vit avec les gens, on se rend compte que le Belge, c'est quelqu'un qui a comme un morceau de glace autour de lui. J'ai pris le temps de briser ce morceau de glace. C'était la peur de l'étranger, la peur de l'inconnu qui faisait la distance, mais cette distance n'existant plus, le spectacle change !

Avant, je regardais du dehors, maintenant je vois les choses du dedans. Le spectacle ne peut que s'en trouver enrichi !

*Penses-tu que le deuxième spectacle va avoir de l'impact sur le premier ?*

Je vais rejouer *Un Fou Noir* au Pays des Blancs, parce qu'on me le demande !

Une femme qui vient, et qui revient, et qui dit, c'est la troisième fois et je reviendrai encore, parce que je perçois quelque chose dans ton spectacle, je ne sais pas comment le définir, mais je viens le chercher pour aller l'insuffler à mon mari, pour qu'il reprenne goût à la vie.

Le « *Fou Noir* », c'est montrer à l'être humain qu'il y a toujours un moment où il peut faire appel aux ressources qu'il a en lui. Tant que les gens verront cet aspect-là du « *Fou Noir* », je continuerai à le dire !

Je ne suis pas fatigué de le jouer ! D'ailleurs, avant d'entrer en scène, je ne me concentre pas, je suis dans le public. Et en voyant tous ces gens, ça recharge mes batteries.

Je ne pense pas que mon nouveau spectacle *Je ne suis pas Sorcier* va influencer tellement sur le « *Fou Noir* », parce qu'il n'y a pas de contradiction. Dans le premier spectacle, je fais une course pour vous suivre, et aujourd'hui, je vois que mes enfants sont plus rapides que moi. C'est ce que j'explique dans *Je ne suis pas Sorcier*.

*Tu as déjà déclaré que tes enfants étaient beaucoup plus ouverts aux valeurs européennes que toi. Est-ce que tu n'as pas peur du décalage entre les valeurs que tu protèges coûte que coûte et celles dans lesquelles ton entourage est baigné ?*

J'ai peur de ce décalage, oui.

Mon fils cadet, qui est en sixième primaire, m'a demandé pourquoi je l'avais inscrit en religion, et pas en morale. En Afrique, mes autres enfants ne m'auraient jamais posé cette question !

J'étais fatigué, je lui ai répondu que c'était normal qu'il me pose cette question, parce qu'entre l'école, les jeux, l'ordinateur, il n'a pas eu le temps de voir que Dieu existe. Alors qu'en Afrique, avant de manger, tu remercies Dieu que la nourriture soit sur la table... Tu penses à lui ! Je n'ai pas envie de rester enfermé dans mes valeurs. Mais j'ai peur que mes enfants, en voulant faire comme les Européens, ne soient





jamais des Européens. On leur dira tôt ou tard, comme on me l'a dit à moi.

Un matin, j'ai reçu une lettre d'un homme d'un certain âge - je pense qu'il avait été voir mon spectacle -, où il était écrit que je devais rentrer dans mon pays.

Un autre jour, je vais chez mon garagiste. Et je vois que mon garagiste donne des cours à des apprentis. Je lui demande s'il engage des apprentis. Il me répond « pas les Noirs, Monsieur, pas les Arabes. Je ne suis pas raciste, mais si j'accepte des Noirs ou des Arabes, je perds une partie de ma clientèle. »

Donc, ça veut dire qu'à compétence égale, tôt ou tard mes enfants ressentiront le poids de leurs origines.

Ce sont des choses avec lesquelles nous, nous devons faire.

Donc, que mes enfants s'intègrent, c'est bien, mais ont-ils tout à fait leur place ici ? Et puis, j'ai peur qu'une fois qu'ils retourneront en Afrique, ils soient totalement devenus des étrangers à leur propre pays...

*Tu penses donc qu'un jour, ils vont rentrer là-bas ?*

Ils me posent de temps en temps des questions sur la coopération, les pays du tiers monde, etc. Je ne sais pas s'ils voudront aller précisément au Congo, mais je sens un appel de l'Afrique – surtout chez l'aîné qui l'a mieux connue que les autres.

Je ne veux pas faire de projets à la place de mes enfants, mais je voudrais qu'ils soient aptes à travailler et ici et là-bas. Il ne faut donc pas qu'ils perdent trop de ce qu'il y a là-bas.

Si quelqu'un me trouve enfermé dans ces valeurs-là, eh bien, j'en suis assez fier.

Par exemple, pour moi, la famille, c'est quelque chose de très important, c'est la cellule de base de toute société. Sans famille, on perd l'assise sur laquelle on peut rayonner. Donc je vais dire à mes enfants : « construisez une famille ».

Quand un Européen voudra épouser ma fille, je lui demanderai si c'est pour le meilleur ou pour le pire. En posant cette question, je veux qu'il me réponde « et pour le meilleur et pour le pire ». Mais s'il me répond que c'est seulement pour le meilleur, là, ça me dérange. Vivre le meilleur, c'est typiquement européen.

Pourtant, c'est un couteau à double tranchant. Parce que le meilleur, c'est quand on est jeune. Or il arrive un moment où on va au soir de sa vie : alors, quand on n'a plus le meilleur, sur quoi peut-on compter pour construire une relation avec quelqu'un ? Si on ne prend pas le temps de faire avec quelqu'un une certaine communion, qu'est-ce qui subsistera quand il n'y aura plus rien de meilleur, que ce soit sur le plan de la

santé, le plan matériel, etc. ?

Les femmes européennes de 40 ans se plaignent de voir partir les hommes dès qu'elles veulent un enfant. Mais la rançon de la liberté que l'on prend pendant la jeunesse, c'est la solitude au soir de la vie.

*En Afrique, ça se passe beaucoup plus tôt ? Il y a plus de stabilité ?*

Plus tôt, oui. Moi, je suis marié depuis 20 ans. Nous avons eu des moments difficiles, mais nous nous disions que les moments difficiles étaient là pour être surmontés, les moments difficiles ne sont pas là pour casser. Je crois qu'il nous faut absolument construire : ce qui va se passer plus tard, ce sera en fonction de ce qui s'est passé dans notre jeunesse.

À Noël, j'ai vu des gens pleurer parce qu'ils étaient seuls... alors nous les avons invités !

*En Europe, avec la libération des mœurs, nous sommes convaincus qu'il faut profiter de sa jeunesse, connaître plusieurs personnes dans sa vie... Tu dis, toi, qu'on en paierait le prix ? Qu'en Afrique, ça ne se passerait pas comme ça, parce que les préoccupations sont autres, et qu'on n'a pas le temps de batifoler ? Mais, d'un autre côté, n'est-ce pas plus enrichissant de connaître plusieurs personnes ?*

C'est vrai que rencontrer plusieurs personnes correspond à rencontrer autant de mondes dif-

férents. Mais, si d'un côté, j'ai envie de comprendre cela, de l'autre, j'ai envie de dire que les femmes africaines qui ne se sont jamais mariées, elles ont tendance à se considérer comme maudites : elles ne se sentent pas belles... À celles qui veulent rester libres, on conseille quand même de se marier, quitte à divorcer après ! Mais qu'elles ne restent pas célibataires du début à la fin de leurs jours !

Il existe même en Afrique une cérémonie spéciale pour enterrer les gens qui ne se sont jamais mariés ! On fait la différence entre « ceux qui meurent » et « ceux qui meurent tout à fait ». Celui qui ne laisse pas d'enfant derrière lui meurt tout à fait.

Une fille africaine souffrira plus de son célibat qu'une européenne.

C'est ce que j'essaie de dire à mes enfants : vous voulez être européens, d'accord, mais alors, allez-y à 100 % !

Une femme africaine, de manière générale, est entretenue par son mari. Donc, quand elle arrive en Europe, elle est séduite par l'émancipation, mais elle garde leur côté africain où c'est l'homme qui la supporte. Dans un couple mixte, la femme continue à se faire entretenir par son mari ; l'argent qu'elle gagne elle-même, elle se le réserve.

Une femme africaine a donc deux façons d'arriver à ses fins : les études et le mariage. Pas l'homme.

*La famille est très importante pour toi. Serait-ce*

*la plus sûre stabilité de ta vie, alors que tu as changé de pays, de milieu, de métier... N'est-ce pas une manière de te raccrocher à ce qui ne change pas et qui ne doit pas changer ?*

Je suis arrivé à la conclusion que, dans la vie, ce qui importe, c'est de rester conséquent avec soi-même. Je suis dans un milieu où la famille a évolué ; j'évolue avec elle. Mais à mon âge, je ne pense pas qu'il soit encore temps de battre le fer : ce n'est plus le moment de donner une autre forme à ma famille. Je me repose sur ce que j'ai déjà construit. C'est vrai que la famille peut évoluer, mais on ne doit pas l'obliger à évoluer. Dans le monde entier, il y aura toujours des valeurs : lors des campagnes présidentielles, les candidats exhibent encore leur femme et leurs enfants. En Europe comme ailleurs, cette valeur, cet idéal existent toujours.

C'est pour ça qu'on peut dire certaines choses à ma fille qu'on ne peut dire à ma femme et à moi. Il ne faut pas oublier non plus qu'au Congo, l'espérance de vie est de plus ou moins 50 ans. C'est comme si, en Europe, vous aviez une double vie ! Vous vous comportez donc différemment que si vous n'aviez qu'une vie... Ce n'est pas parce qu'on m'a transplanté d'un milieu à un autre que je vais accéder à une double vie, moi !

Je ne peux pas jeter ce que j'ai connu avant !

*Est-ce que tu pourrais me dire ce que ton arrivée ici t'a apporté de positif et de négatif sur le*



*plan de ton affection et de ton évolution personnelles ?*

Sur le plan de mon évolution personnelle, j'ai appris à me couper un peu plus de mes enfants. Parce qu'ici, dès la première année primaire, les enfants peuvent vous quitter pour des voyages scolaires ou des stages à l'étranger. Je n'avais jamais connu ça au Congo ! J'ai souffert le premier jour, mais j'ai pu comprendre, grâce à ça, que si je dois mourir, mes enfants ne seraient plus aussi liés à moi ici qu'ils ne l'auraient été en Afrique.

Et puis, le premier jour où ma femme a commencé à travailler, j'ai eu des cauchemars la nuit, parce qu'elle a commencé par un poste de nuit. Puis elle a pris un poste de jour, et elle est partie travailler le jour. Avant, elle était mère au foyer ! Ces éloignements-là ont d'abord été difficiles à vivre, mais avec le temps, je les ai acceptés. Parce que si je dois disparaître un jour, ils souffriront moins. Un détachement s'est déjà produit. Une autre chose que j'ai intégrée, c'est que quand j'étais en Afrique, j'étais très moralisateur. Maintenant, je dis plutôt aux gens d'être conséquent avec eux-mêmes. Je ne dis plus « faites ceci ou cela », je dis « soyez honnête, et assumez ». Je suis devenu moins sévère, je ne juge plus. J'essaye seulement de comprendre.

Mais je ne me reproche pas d'avoir été moralisateur au Congo. Parce qu'au Congo, il faut d'abord savoir quelles sont les valeurs sur lesquelles je vais moi reposer pour les inculquer à

mes enfants. En Afrique, si tu laisses courir ta fille n'importe où, tu vas la perdre : elle va attraper le sida, ou tomber enceinte, parce qu'il n'y a pas de préservatif.

En Europe, l'enfant a réponse à tout. Donc, que reste-t-il à lui donner, ça devient interpellant.

*Pour tes enfants, ça doit être difficile aussi de vivre à la fois dans une culture africaine, à la maison, et dans une culture européenne, partout ailleurs.*

Oui, c'est difficile ! Un jour, une de mes filles m'a dit « j'en ai marre d'avoir des parents africains ! » J'ai laissé un peu passer la tempête, puis je lui ai demandé de m'écrire sur une page les reproches que l'on pouvait faire à des parents africains. Elle l'a fait. Et j'ai répondu sur cette même page les valeurs qui sont les miennes. On s'est échangé vingt pages.

Quand elle les relit, je lui montre qu'à cause de la colère, elle a été intellectuellement malhonnête, elle a fait du chantage affectif, ou elle m'a parlé sur un ton qui ne me revient pas.

*Tu as l'impression d'être devenu meilleur ?*

Meilleur ? Non, je m'adapte. Quand j'étais en Afrique, je m'étais adapté à l'Afrique.

*As-tu l'impression de mener un combat dans tes spectacles ? Et si oui, comment définirais-tu ce combat ?*

Oui. Dans mon pays, au fur et à mesure que tu vieillis, tu vas vers le sacré, tu montes de valeur. Mais quelqu'un qui quitte l'Afrique à 40 ans, il arrive juste à l'âge où il commence à cueillir le fruit de sa jeunesse, et il va dans une société où, à cet âge-là, on décline. Donc, je n'ai pas eu le temps d'arriver au sacré.

Et, plutôt que de me demander si j'y perds ou si j'y gagne, j'ai décidé de me battre. J'ai monté le spectacle pour pouvoir faire partager ma sagesse au public. C'est un peu l'aboutissement de mon combat. Alors, la sagesse, ce n'est plus seulement donner des leçons, mais c'est aussi pouvoir s'adapter à son public pour qu'il y ait vraiment partage.

*Et après ? Comment vois-tu la suite ? Penses-tu qu'il y aura encore quelque chose, ou préféreras-tu te retirer ?*

Maintenant, il y a une certaine pression, des spectateurs, des producteurs... Mais je vais arrêter un jour. Qu'est-ce que je vais faire après ? Je resterai disponible pour les gens. Pour le moment, nous refusons beaucoup de demandes, venant des écoles, ou des assistants sociaux qui voudraient savoir comment ça se passe en Afrique pour mieux aider ceux qui viennent de là. Je voudrais devenir une personne-ressource. Tout en continuant à écrire – ce qui est le sommet de la sagesse !



*Tu crois que tes enfants sont conscients qu'ils ont une double culture ?*

Oui ! Ils savent qu'ils viennent d'Afrique, qu'ils ont des valeurs de là-bas. Et puis, les élèves de leur classe leur posent tout le temps des questions sur leur pays d'origine. Tout le temps, on leur renvoie une image de l'Afrique. Surtout d'une Afrique caricaturée, avec les gens qui vivent tout nus dans des arbres ou dans des cases. Donc, même s'ils avaient voulu se sentir d'ici, ils sont toujours rappelés à l'Afrique. Ça les poursuit tout le temps. Et quand ça va les poursuivre même sur le plan professionnel, alors quoi ? À ce moment-là, ils sauront qu'ils ne pourront jamais être totalement Européens.

*Tu as l'impression que ça n'évoluera pas ? Ou, depuis que tu es là, tu as vu que la situation s'améliore ?*

Il y a des améliorations au niveau personnel, des individus qui se sentent différents après avoir vu mon spectacle. Certains m'ont dit qu'avant de m'avoir vu sur scène, ils n'avaient jamais pensé qu'ils pouvaient parler avec un Africain ! J'ai donc vu des changements. Et puis, beaucoup d'Européens ont leur cœur en Afrique, pour y être resté quelque temps... Au niveau européen, les débats continuent... Ils se demandent même s'ils ne vont pas faire un camp de demandeurs d'asile hors de l'Europe ; on parle de la Lybie.

Mais qu'est-ce qu'on peut espérer de mieux comme évolution que de voir tous ces gens qui viennent voir mon spectacle ?! Des gens viennent de Verviers pour me voir à Uccle... c'est quand même un compliment ! C'est que des gens se disent : « lui, il a une parole, on va l'écouter ! ». C'est une reconnaissance magnifique pour moi.

C'est ça qui est intéressant !

Ça me rappelle qu'une fois, je devais aller à Tamines avec un ami. Et on s'est perdus. Je lui ai dit de demander le chemin à quelqu'un, mais il n'a pas voulu. Il me disait qu'on ne devait pas déranger les gens !

L'Européen, c'est celui qui sait, qui ne doit pas demander.

*Dans « Je ne suis pas Sorcier », tu parles beaucoup de la mort. Est-ce que tu trouves que l'approche de la mort par les Européens est plus matérialiste que celle faite par les Africains ? Que penses-tu de cette différence d'approche, en général ?*

Je trouve que les Européens ne savent plus pleurer leurs morts. Or lorsqu'on regarde l'évolution de l'espèce humaine, dans les critères qui ont fait que l'homme est devenu l'homme, il y a, entre autres, la manière qu'il avait de traiter ses morts.

J'ai vu qu'ici en Belgique, vous avez dans vos paroisses de nombreux prêtres et abbés africains. Ils sont étonnés que les morts leur soient

amenés par des croque-morts, et pas par la famille. Ils se demandent si le mort a eu une vie sociale, des enfants, des voisins...

Ici, on est tellement mal pleurés que certains se pleurent même à l'avance eux-mêmes !

*Est-ce que tu ne penses pas que tout ça soit dû à un mode de vie – où les gens sont plus éclatés – qu'à un état d'esprit ?*

L'Africain est admiratif de l'Europe, de l'Occident. L'Europe n'est pas mauvaise, sinon on ne viendrait pas ! Mais on trouve des choses piétinées, aussi. C'est un réel problème pour moi de savoir comment vous allez me traiter si je meurs. Est-ce qu'on va me pleurer ? Est-ce qu'on va me mettre dans une fosse commune ? Et puis, cinq ans après, on viendrait tout brûler parce qu'il faut enterrer d'autres personnes !

Autour de la mort, pour moi, pleurer les morts, ce n'est pas mauvais. Ce n'est pas bon qu'une civilisation nous dise qu'un homme digne ne pleure pas. Ça ne peut déboucher que sur la dépression, la solitude... Il faut savoir pleurer. Accompagner le mort avec tous les honneurs qui lui sont dus, en lui disant qu'on l'a aimé...

Vous, vous rendez honneur aux gens qui ont fait l'histoire, au soldat inconnu, etc. Mais rendons plutôt honneur à nos proches !

Je trouve qu'en Europe, ça devient un peu trop commercial. Tout est déjà préparé (l'endroit, le caveau, l'assurance...) avant la mort, comme pour dire « puisque je ne suis pas sûr que vous

allez me prendre en charge ». C'est la civilisation des riches.

En Afrique, dès que quelqu'un meurt, on arrive chez lui, et on donne son nom et de l'argent sur une table. De cet argent, on fera un cercueil.

Et si jamais l'argent donné ne suffit pas, parce que peu de gens sont venus, eh bien, on va sur la route. Si c'est une femme qui meurt, les hommes vont sur la route et mettent une barrière, et si c'est un homme, ce sont les femmes qui vont sur la route. Et on fait la quête.

Si c'est un Joseph, par exemple, qui meurt, on le fait savoir, et les Joseph vivants vont à la morgue...

Mais nous perdons aussi tout ça... Ça coûte tellement cher qu'il y a des familles qui ne savent plus...

*As-tu l'impression que la mort fait plus partie de la société africaine, alors qu'ici, on essaye d'oublier, on en parle le moins possible ?*

Oui, mais c'est triste d'en arriver là. Je connais un prêtre venu du Congo, qui était à l'hôpital, dans le coma. On est allé lui rendre visite, avec mes enfants. Et c'était un cadeau, pour ce prêtre. Parce que les adultes font en quelque sorte leur devoir en rendant visite aux malades, mais les enfants... ça lui a fait quelque chose de magnifique ! Ses neveux, belges, n'étaient pas venus, parce qu'ils avaient peur de la mort. Pourquoi, en Europe, continent des conquêtes, de l'évolution, pourquoi cette peur ?



*Tu vas repartir au Congo dans quelques jours. Comment est ton état d'esprit ?*

J'ai un peu peur, je me dis que si j'avais été un réfugié comme les autres, je n'aurais pas eu peur. Par rapport à tout ce que j'ai fait ici, on ne peut pas m'avoir oublié.

Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit sur chacune des émissions télévisées auxquelles j'ai participé... Mais les Congolais m'ont vu, et ils n'ont pas oublié. Peut-être que je les ai critiqués, ils le sauront encore !

*Tu vas jouer un « Fou Noir » là-bas ? Est-ce que ton spectacle va changer ?*

Je vais modifier mon spectacle.

Au Bénin, par exemple, il y a eu des épisodes sur lesquels je n'ai pas insisté et d'autres sur lesquels j'ai insisté. Montrer qu'on est parti de rien et qu'on est arrivé à ce à quoi on est arrivé, ça a été très bien pris en Afrique. Ça décomplexe.

La partie où je parle de la procédure d'admission comme réfugié politique, ça, c'est pour confronter les gens à la réalité : dire qu'on peut bien sûr quitter son pays, mais qu'il n'est pas si facile que

ça d'entrer dans un autre... Ça a fait du bien, ça a un peu calmé les ardeurs d'un public qui a le souhait systématique de s'exiler.

Quant aux Européens qui étaient au Bénin et qui m'écoutaient, ils amenaient auprès leur ami ou amie avec eux, pour leur faire perdre un peu leurs rêves « viens, tu vas voir comment est conçue la famille, là-bas ; tu vas voir comment on est accueilli... »

Donc, je regarde toujours le public avant, et j'essaie de voir ce que je peux dire et ce que je ne peux pas dire... Même en Belgique !

*Est-ce que tu trouves que tu as un rôle d'ambassadeur entre Africains et Européens ?*

Quand je vais aller en Afrique, je leur dirai ce qu'il y a de bien ici : le sens de l'organisation, l'efficacité, la ponctualité. Je n'ai pas le droit de le garder pour moi, il faut que je le partage avec les gens de là-bas.

Dans le domaine, par exemple, de la responsabilité : quand tu as fait quelque chose, tu fais un examen de conscience, plutôt que d'accuser l'autre. En Afrique, ils font souvent, ça, accuser les autres de tous les maux, dénoncer.

Je ne me sens pas une mission, mais le devoir de partager tout ça.

Quand je viens maintenant chez vous, je dis que, par exemple, lorsque quelqu'un vieillit, se sent abandonné, c'est dur à vivre.

Nous avons des perceptions différentes des choses, en fonction de notre passé, en fonction

de nos intérêts, en fonction de notre culture. Les diverses perceptions s'enrichissent.

Je pense que chacun d'entre nous devrait parler, à sa manière.

*À quoi te sens-tu attaché ?*

C'est une question difficile, parce que je suis déstabilisé. Par le Congo lui-même, d'abord : mes parents sont d'origine du Kasai, et je suis né au Katanga. Ça veut donc dire que le Katanga, c'est ma région natale. Mais au Katanga, on m'a dit que je n'étais pas chez moi, là-bas : parce que mon grand-père était venu d'ailleurs...

Dès le départ, de par ma naissance, j'ai vu déjà un écartèlement. Maintenant, quand je vais au Kasai, on ne me connaît pas. À Lubumbashi, on me connaît, mais on ne m'accepte pas...

Mais quand je viens jouer à Uccle, que je vois que les gens sont contents de m'avoir parlé, alors, je me considère comme un citoyen du monde.

Un entretien réalisé par François De Smet, administrateur de la Charge du Rhinocéros.

# Pie Tshibanda, Plume, Candide, quelles ressemblances ?

***Pie nous a vus et entendus : tel un Candide de Voltaire ou le Plume de Michaux, il s'est étonné. Et nous offre, aujourd'hui, la vision qu'il a de nous.***

Cette phrase qui finit la présentation du spectacle n'est en rien anodine. Les lignes qui suivent proposent une réflexion pour un travail de fond. Elles ne sont pas exhaustives mais offrent une porte ouverte à un approfondissement sur le conte et sur la tradition orale. Cette proposition pourrait s'élargir par une approche littéraire de deux écrivains bien connus de notre patrimoine, Voltaire et Henri Michaux. Leurs personnages fétiches, Candide et Plume, pourraient être comparés avec Pie Tshibanda.

Que ce soit dans le programme du cours de religion ou de morale, de français ou de sciences sociales ou au sein de la cellule familiale Pie Tshibanda, de par l'ouverture culturelle de ses

spectacles, trouverait une place significative. Il utilise la tradition du conte d'Afrique pour exprimer ses idées, ses découvertes et ses étonnements. En même temps, il se situe sur une scène de théâtre et appréhende un rôle de comédien, au sens où notre société l'entend, au sens contemporain du terme.

L'approche du conte, plus précisément celui de Pie, peut faire l'objet de plusieurs réflexions. Le genre du conte peut faire « vibrer » et intéresser les adolescents, à condition de lui laisser ses pouvoirs de provocation, de fascination, d'envoûtement et de plaisir. Pie Tshibanda utilise, à ce propos, un genre de conte assez différent de celui des contes de fées, c'est une version « forte », intégrale qui surprend et qui laisse la place au bonheur de l'exploration intellectuelle. On donne ainsi accès à la « performance » du conte, aux codes et aux exigences de l'oralité.

Les spectacles de Pie Tshibanda sont l'occasion d'un travail d'interculturalité et d'éducation aux différences, d'un échange culturel plus équilibré

et mieux informé. Cet intérêt permet, dans certaines classes à forte proportion d'immigrés ou d'origine étrangère, comme dans toute classe ou tout groupe d'amis comportant une ou des personnes « étrangères », de valoriser la culture d'origine, notamment, la culture congolaise.

Hormis ces apports propres au conte et à la technique utilisée, le spectacle de Pie, comme souligné plus haut, pourrait être intégré dans une comparaison avec le Plume de Michaux et le Candide de Voltaire. Non pas à partir d'une analyse littéraire car la richesse de Pie Tshibanda réside dans cette performance orale, répétée sans metteur en scène, sans support écrit... On ne peut enlever ces critères car une partie des données serait perdue en voulant analyser de façon littéraire une « œuvre » orale. C'est pourquoi, ces quelques lignes proposent une comparaison des personnages eux-mêmes : Plume et Candide fictifs, Pie Tshibanda réel et bien vivant.

De trois époques différentes, même trois siècles

différents, ces personnages nous livrent une vision de la société qu'ils découvrent. Chacun, à sa manière décrit naïvement ses étonnements, ses valeurs et ses incompréhensions. Dès lors, une comparaison des trois personnages serait envisageable, non seulement en tenant compte de leurs traits de caractère, mais également en rapport avec la société dans laquelle ils vivent. Peut-être que leur naïveté sous-jacente à la thèse qu'il veulent défendre nous interpelle davantage qu'un discours rationnel sur le sujet.

Candide (1759) critique avec ironie les philosophes optimistes pour lesquels « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles » Il suit son maître de philosophie, Pangloss qui opte pour cet optimisme. Or, Candide subit certaines épreuves – il est notamment chassé à coups de pieds – qui lui montrent que tout n'est pas au mieux dans ce monde. La propre expérience de Candide transpose sa naïveté de jeune homme, ses voyages et la maturation de son esprit. Dès lors, la formule « cultiver son jardin » est à interpréter dans le sens le plus largement social et humain : le jardin qu'il nous invite à fertiliser, c'est le monde.

La société du XVIII<sup>e</sup> siècle est épinglée par Voltaire au travers de ce personnage naïf. Par exemple, les méthodes militaires de la Prusse et les horreurs de la guerre sont dénoncées, Voltaire évoque les atrocités avec une froideur affectée. Candide présente un caractère riche au point de vue psychologique : il est timide et, par ricochet, colérique : sa personnalité s'affirme peu à peu : romanesque et inconsistant au

début, il finit par acquérir de la volonté et du sens pratique.

Plume (1938) nous livre les aventures d'un petit personnage malchanceux et inadapté qui multiplie les tentatives sans obtenir le moindre résultat. Plume est une sorte de petit cousin de Charlie Chaplin, mal assuré de soi, mais tout de même campé dans une humanité ordinaire. Il est en chacun de nous. On assiste à une multiplication de mouvements, aussi bien physiques (par les voyages ou les mises à l'épreuve du corps) que mentaux (par le travail de l'imaginaire ou l'expérience de la rêverie et du dérèglement intérieur).

Plume ne peut pas dire qu'on ait excessivement d'égards pour lui en voyage. Les uns lui passent dessus sans crier gare, les autres s'essuient tranquillement les mains à son veston. Il a fini par s'habituer. Il aime mieux voyager avec modestie. Tant que ce sera possible, il le fera. Ce début du troisième chapitre nous rappelle quelque peu la situation de Pie lorsqu'il est arrivé en Belgique. Dans une version poétique et écrite, certes, mais dont le sens s'apparente à la condition de Pie. Tous deux ne s'emportent pas, sereins ils acceptent et suivent leur destin, tout comme Candide. On ne peut cerner une critique vive dans le récit de Plume, peut-être une adresse aux discours rationalistes qui enlèvent toute exploration possible de l'inconscient et du rêve, quête de Michaux.

Pie (2000), quant à lui, débarque dans une Belgique du deuxième millénaire, empleine l'in-

différence sociale et la peur de l'autre. Pie nous livre son passé et les traditions congolaises qui l'ont nourri et qui justifient les étonnements et les questions perpétuelles. Lui aussi use de l'ironie et, plus le public belge se retrouve dans les anecdotes de Pie, plus l'échange est profond et plus le public réagit, généralement en riant. L'autodérision tient sa place dans le mode d'expression de Pie.

Tout comme Plume et Candide, Pie attend les réactions de la société qu'il découvre sans se préoccuper de sa situation. Par exemple, lors de son arrivée à la gare Ottignies alors que les correspondances des chemins de fer vers Louvain-la-Neuve sont finies, Pie réagit « au présent », sans s'inquiéter de son futur proche qui, finalement se passa sans encombre. Ce trait de caractère, cette vie conjugée au présent se retrouvent également chez Plume et Candide. Ces personnages n'envisagent pas d'éventuels problèmes ni ne planifient leur avenir car leur situation ne le leur permet pas. En effet, leur avenir est projeté dans une quête plus lointaine : Candide attend de pouvoir cultiver son jardin et Pie, après avoir vécu le chemin de l'exil attend l'arrivée de sa famille. Leur futur proche et les petits soucis quotidiens ne sont pas une préoccupation majeure pour nos deux personnages, ni pour Plume qui voyage sans se soucier de rien. Cette conjugaison au présent permet de vivre plus intensément et donne une certaine sérénité aux personnes.

Ces comparaisons amènent une schématisation du personnage naïf, étonné des particularismes



de la société rencontrée. Les découvertes conduisent à une critique de certaines sociétés dans lesquelles, le lecteur ou le spectateur se retrouvent. Les différentes visions sont un réservoir de valeurs et d'idées qui engagent l'écrivain ou l'artiste. Nos trois personnages nous offrent des lignes de vie et du savoir-vivre, ils n'insistent pas tant sur les différences culturelles qui sont difficilement définissables aujourd'hui, dans notre monde où l'on prône une multiculturalité certes positive mais qui n'est parfois pas explorée dans son intégralité. Ce réseau de trois textes ouvre une problématique qui est la différence de l'autre et l'ouverture sociale, tout en évitant les pièges conjoints d'un universalisme réducteur (comme s'il y avait partout les mêmes conceptions de la famille, de la femme, de la cité, de la vérité...) et d'un exotisme de pacotille. C'est une question de " tact " et de sensibilité. Les habitudes et les mœurs se différencient d'une société à l'autre. L'interculturalité est prise comme une richesse

et une ouverture d'esprit mais elle pose également des difficultés et des questions.

Pie s'exprime à la première personne, contrairement à Plume et Candide dont l'histoire est contée à la troisième personne. Et pourtant, cette différence pronominale n'exclut aucune subjectivité dans les trois textes. La forme de chacun diffère : le conte africain, la poésie surréaliste et le conte philosophique. Il serait intéressant de plonger après le spectacle dans les deux textes de Candide et Plume avant ou après une discussion sur le spectacle de Pie Tshibanda. Quels sont les aspects qui différencient une performance orale d'une lecture à voix basse ? Dans laquelle peut-on se sentir plus impliqué ?

Plume et Candide ont marqué les esprits, on s'attache à ces petits explorateurs... Peut-être la franchise de Pie nous enseigne une manière de vivre, plus simple, moins portée sur les superficialités du monde moderne, peut-être que notre société recherche des ancrages qui rappellent une simplicité oubliée.

La schématisation de ces personnages francs, simples, naïfs demanderait une analyse plus profonde des deux textes de Candide et Plume, en prenant des tirades « types » de l'étonnement. De même, des situations ou des remarques de Pie peuvent se rattacher aux réactions de Plume et Candide : « Bonjour Madame », « On se connaît ? », « Comment voulez-vous que je vous connaisse si je ne vous dis pas bonjour ? ». Voici une réaction typique de Pie lors de son arrivée

en Belgique. Il prend le contre-pied des interventions de ses interlocuteurs, tout comme Candide répond à Pangloss, tout comme Plume répond aux personnes qui lui reprochent d'avoir commandé une côtelette alors que ce mets n'est pas mentionné sur le menu.

Ces pistes de réflexion pourraient être explorées en profondeur, en détails, avec des débats, des critiques, des évaluations...



# Pie Tshibanda

Pie Tshibanda est né à Kolwezi, une ville située au sud du Congo, dans la région du Katanga, en 1951. Il est marié et père de six enfants.

Ancien élève des pères scheutistes au Kasai, il a fait des humanités pédagogiques (Tielen Saint Jacques et Kasansa).

Il a décroché une licence en psychologie à l'université de Kisangani au Congo en 1977.

De 1977 à 1987, il a travaillé comme professeur d'humanités, conseiller d'orientation scolaire et directeur des études dans divers établissements du Katanga en RD Congo.

Entre 1987 et 1995, il est psychologue d'entreprise à la GECAMINES/Lubumbashi. Il est chargé de la sélection et de la qualification professionnelle.

En 1995, épuration ethnique au Katanga contre les kasaiens.

Pie Tshibanda estime alors devoir dénoncer les massacres dont il est le témoin. Il réalise à cette fin un film vidéo, publie une bande dessinée et écrit des articles qu'il adresse à plusieurs agences de presse. Il devient alors rapidement un « témoin gênant », et n'a finalement d'autre choix que de quitter son pays et prendre le chemin de l'exil, vers la Belgique.

En 1995, il est accepté en Belgique comme réfugié politique, il reprend des études et s'inscrit à l'université. Il est titulaire d'une licence en sciences de la famille et de la sexualité à Louvain-la-Neuve en 1999.

Entre 2000 et 2002, il a contribué à la création d'une école des devoirs itinérante à Court Saint Etienne « le court Pouce » où il a commencé par être le coordinateur.

Aujourd'hui, psychologue et sexologue, écrivain, conteur et artiste, il reste à l'écoute des parents et des élèves de l'école dont il fut le coordinateur. Il se produit dans les théâtres avec un spectacle one man show intitulé, comme son livre, Un Fou Noir au Pays des Blancs . Son deuxième spectacle s'intitule Je ne suis pas Sorcier !

Il est le président de l'ASBL « Rayon de soleil » et vient de construire une maison des jeunes au Congo. Elle accueille 50 jeunes et 50 adultes à qui elle propose l'enseignement fondamental et une initiation à un métier.

Œuvres / Essais :

*Femmes livres femmes enchaînées*, éd. Saint Paul Afrique, Lubumbashi, 1979.

*Psychologie*, éd. Impala, Lubumbashi, 1987.

*Sexualité, amour et éducation des enfants*, Médiaspaul, 2001.

Textes littéraires :

*De Kolwezi à Kasaji* (roman), éd. saint Paul Afrique, Kinshasa, 1980.

*Je ne suis pas un sorcier* (roman), éd. Saint Paul, Kinshasa, 1981.

*Train des malheurs* (récit), éd. Saint Paul, Lubumbashi, 1990.

*Un cauchemar* (roman), éd. Impala, Lubumbashi, 1994.

*Au clair de la lune* (contes), à compte d'auteur, 1986.

*Londola ou cercueil volant* (nouvelles), éd. Saint Paul Lubumbashi, 1984.

*Un fou noir au pays des blancs* (roman), éd. Pré aux sources, Bruxelles, 1999.

*Ces enfants qui n'ont envie de rien*, éd. Bernard Gilson, Bruxelles, 2001.

BD :

*Alerte à Kamoto*, éd. Lanterne, Lubumbashi, 1989.

Les refoulés du Katanga, éd. Impala, Lubumbashi, 1995.



### *Pour les professionnels*

Je ne suis pas sorcier ! est produit par la Charge du Rhinocéros et a reçu l'agrément des tournées Art et Vie (tag 300).

Le spectacle sera disponible à la tournée dès le 15 septembre 2005. Plus de renseignements, ainsi que des photos 300 dpi du spectacle sont disponibles sur notre site.

Textes : Olivier Blin, François De Smet, Pauline Duthoit

Photographies : Véronique Vercheval

Design : Teresa Sdravich

### **La Charge du Rhinocéros asbl**

Administrateur-délégué Olivier Blin

26, rue de la Glacière 1060 Bruxelles

tél 0032 (0) 2 649.42.40.

e-mail : [info@chargedurhinoceros.org](mailto:info@chargedurhinoceros.org)

[www.chargedurhinoceros.org](http://www.chargedurhinoceros.org)